

TITRE : L'EPEE DE L'ENNEMI.

SOUS-TITRE : Une vérité qui change tout.

AUTEUR : NGO NTET ROSE.

Préface.

Avant que la richesse ne fasse parler d'eux, avant que leur nom ne soit connu dans les plus hautes sphères du pouvoir, ils n'étaient que deux familles parmi des milliers d'autres, fuyant la guerre.

Ils étaient cousins. Ils étaient frères de cœur. Depuis leur jeunesse, ils travaillaient ensemble comme simples ouvriers dans les mines d'or de leur pays natal. Leur vie était rude, mais ils partageaient le même pain, les mêmes rêves et la même certitude : tant qu'ils resteraient unis, aucun malheur ne pourrait les vaincre.

Puis la guerre éclata.

En quelques semaines, les villages furent détruits, les familles dispersées et l'espoir sembla disparaître. Il ne leur resta qu'une seule solution : partir. Chacun prit son passeport, rassembla sa femme, ses enfants et les quelques souvenirs qu'il pouvait emporter. Ils quittèrent leur terre natale le cœur brisé, sans savoir s'ils la reverraient un jour.

Ils arrivèrent dans un pays étranger où personne ne les attendait. Ils ne possédaient ni fortune, ni influence. Ils ne possédaient qu'une chose : leur expérience des mines d'or et une amitié forgée par les épreuves.

Ils recommencèrent tout depuis le début.

Jour après jour, année après année, ils travaillèrent sans relâche. Leurs enfants grandirent dans cette nouvelle patrie. Puis leurs petits-enfants y naquirent. Les générations passèrent, obtenant la nationalité de leur pays d'accueil et construisant une nouvelle vie sans jamais oublier leurs origines.

Le savoir transmis de père en fils transforma peu à peu leur destin. D'anciens ouvriers des mines devinrent des entrepreneurs, puis des investisseurs. Les petites entreprises devinrent de grands groupes. La fortune grandit avec chaque génération.

Bientôt, leurs noms furent associés à la réussite. Les responsables politiques, les financiers et les plus grandes personnalités du pays recherchèrent leur compagnie. Les descendants de deux réfugiés, autrefois contraints de fuir la guerre, étaient désormais parmi les hommes d'affaires les plus influents de leur nation d'adoption.

Pourtant, derrière les palais, les entreprises et les fortunes immenses demeurait une histoire que peu de gens connaissaient : celle de deux familles unies par le sang, par la souffrance et par une promesse silencieuse de ne jamais laisser l'adversité les diviser.

Mais le destin réserve parfois les épreuves les plus cruelles à ceux qui semblent avoir tout conquis.

Car il existe des ennemis qui ne portent pas d'armes. Ils attendent dans l'ombre, nourrissent la jalousie, manipulent les ambitions et transforment les amis en adversaires.

C'est là que commence l'histoire :

INTRODUCTION : L'Épée de l'ennemi :

« Le mensonge peut séparer des familles pendant des années.

La vérité les fait souffrir un instant.

Mais seul le pardon leur permet de marcher de nouveau ensemble.

Car l'ennemi le plus dangereux n'est pas celui qui attaque de l'extérieur, mais celui qui réussit à dresser un frère contre son frère sans qu'ils s'en aperçoivent. »

Chapitre 1 — Les racines de l'unité

Pendant plus de cinquante ans, personne n'aurait pu imaginer que les deux familles seraient un jour ennemies.

Dans le pays qui les avait accueillies, elles étaient devenues une seule et même famille aux yeux de tous. Elles célébraient les mariages ensemble, partageaient les fêtes, construisaient leurs entreprises côte à côte et prenaient les grandes décisions autour de la même table.

Les plus anciens racontaient encore aux plus jeunes les jours où leurs grands-pères avaient fui la guerre. Ils décrivaient les longues marches sous la pluie, la faim, la peur et les nuits passées sans savoir si le lendemain existerait encore. Chaque histoire se terminait par la même phrase :

« Si nous sommes vivants aujourd'hui, c'est parce que nous sommes restés unis. »

Cette phrase était devenue une devise.

Les deux familles possédaient désormais plusieurs sociétés minières, des raffineries d'or, des banques et des entreprises de transport. Elles employaient des milliers de personnes. Les dirigeants politiques recherchaient leur soutien, les investisseurs convoitaient leurs partenariats et les médias présentaient leur réussite comme un modèle.

Mais plus la fortune grandissait, plus les regards se tournaient vers eux.

Parmi ces regards se trouvaient ceux d'hommes puissants, prêts à tout pour obtenir une part de leur influence.

Au sein des nouvelles générations, les caractères étaient différents.

Certains avaient gardé les valeurs de leurs ancêtres : le travail, la loyauté et le respect de la parole donnée.

D'autres étaient fascinés par le pouvoir. Ils voulaient aller plus vite, gagner davantage et contrôler seuls l'immense empire familial.

Sans que personne ne s'en aperçoive, les premières fissures apparurent.

Un contrat signé sans consulter l'autre famille.

Une réunion organisée en secret.

Une rumeur soigneusement entretenue.

Un conseiller politique soufflant discrètement que l'autre branche de la famille préparait un coup pour prendre le contrôle des sociétés.

Ce n'était encore que des murmures.

Mais les murmures, lorsqu'ils trouvent un cœur prêt à les croire, deviennent des armes.

Les anciens continuaient de répéter que l'unité était leur plus grande richesse.

Ils ignoraient qu'au même moment, quelqu'un forgeait déjà une autre richesse : la méfiance.

Et c'est ainsi que, sans bruit, l'épée de l'ennemi commença à être forgée.

Chapitre 2 — L'homme qui attendait leur chute.

Au sommet de la capitale se dressait la tour du groupe **Aurifex**, le plus grand empire minier du pays.

Au dernier étage, deux portraits étaient suspendus face à face.

L'un représentait **Samuel N'Kalo**, l'un des deux cousins qui avaient fui la guerre des décennies plus tôt.

L'autre représentait **Élie Mavondo**, son frère de cœur, celui qui avait traversé les frontières à ses côtés sans jamais l'abandonner.

Les employés les appelaient « les deux fondateurs », même si la véritable fortune avait été construite par leurs enfants et leurs petits-enfants.

Aujourd'hui, leurs descendants dirigeaient un empire.

David N'Kalo, petit-fils de Samuel, était président du conseil d'administration. Calme, réfléchi et profondément attaché aux valeurs de son grand-père, il croyait que la richesse n'avait de sens que lorsqu'elle protégeait les plus faibles.

À ses côtés travaillait **Jonathan Mavondo**, petit-fils d'Élie. Les deux hommes avaient grandi ensemble. Ils avaient fréquenté les mêmes écoles, joué sur les mêmes terrains et promis, enfants, que rien ne briserait leur amitié.

Le pays entier voyait en eux les héritiers d'une histoire exceptionnelle.

Mais un homme observait cette union avec une profonde amertume.

Son nom était **Victor Delacroix**.

Conseiller politique influent, stratège redoutable et maître de la manipulation, il savait que personne ne pouvait renverser les deux familles tant qu'elles restaient unies.

Il ne cherchait pas à les combattre.

Il voulait qu'elles se détruisent elles-mêmes.

Depuis plusieurs années, il étudiait chacun de leurs mouvements. Il connaissait leurs forces, leurs habitudes, leurs faiblesses et même leurs blessures familiales.

« Une forteresse ne tombe pas toujours sous les coups d'un ennemi, murmura-t-il un soir. Il suffit parfois d'ouvrir une seule porte de l'intérieur. »

Ce soir-là, il ouvrit un vieux dossier.

À l'intérieur se trouvaient des photographies jaunies.

On y voyait deux jeunes hommes couverts de poussière, tenant des pioches devant une mine d'or.

Samuel N'Kalo.

Élie Mavondo.

Avant les immeubles, avant les banques, avant les voitures de luxe et les gardes du corps, ils n'étaient que deux ouvriers.

Ils travaillaient douze heures par jour dans les profondeurs de la terre pour nourrir leurs familles.

Ils rêvaient simplement de vivre en paix.

Puis la guerre était arrivée.

Les explosions avaient remplacé le bruit des marteaux.

Les mines avaient fermé.

Des villages entiers avaient disparu dans les flammes.

Une nuit, Samuel avait frappé à la porte de son cousin.

« Si nous restons ici, nos enfants mourront. Nous devons partir avant le lever du soleil. »

Sans discuter, Élie avait accepté.

Ils avaient quitté leur pays avec leurs épouses, leurs jeunes enfants et quelques sacs contenant toute leur vie.

Ils avaient juré une chose en franchissant la frontière :

« Peu importe où Dieu nous conduira, nos familles ne seront jamais séparées. »

Victor Delacroix referma le dossier avec un léger sourire.

« Les plus belles promesses, pensa-t-il, sont aussi les plus douloureuses à briser. »

À cet instant, il savait que son véritable combat ne viserait ni leur argent, ni leurs entreprises.

Il viserait leur confiance.

Car lorsqu'une famille cesse de croire en son propre frère, l'ennemi n'a plus besoin de lever son épée.

Ce sont les frères eux-mêmes qui la brandissent.

Chapitre 3 — Le premier coup de l'épée

Victor Delacroix n'était ni le plus riche des hommes, ni le plus puissant.

Sa véritable puissance se trouvait ailleurs.

Il comprenait les hommes.

Il savait qu'aucune famille, aussi soudée soit-elle, n'est invincible. Chaque être humain possède une faiblesse : l'ambition, la jalousie, la peur, l'orgueil ou le désir de reconnaissance.

Il ne voulait ni les mines d'or, ni les banques, ni les immeubles des familles N'Kalo et Mavondo.

Il voulait quelque chose de bien plus précieux.

Leur confiance.

Car une fortune volée peut être reconstruite.

Une confiance détruite ne revient presque jamais.

Un soir, dans son bureau plongé dans l'obscurité, Victor réunit trois hommes.

Le premier était **Marc Vasseur**, un avocat aussi brillant que corrompu.

Le deuxième, **Richard Sorel**, un journaliste célèbre, capable de transformer une rumeur en vérité aux yeux du public.

Le troisième, **Julien Morel**, un expert financier dont le talent consistait à faire disparaître des millions sans laisser de trace.

Victor posa une vieille photographie sur la table.

On y voyait Samuel N'Kalo et Élie Mavondo, jeunes, souriants, couverts de poussière dans une mine d'or.

— Regardez cette photo, dit-il.

Les trois hommes l'observèrent en silence.

— Vous voyez deux cousins.

Moi, je vois leur faiblesse.

Marc fronça les sourcils.

— Leur faiblesse ?

Victor esquissa un sourire.

— Ils s'aiment trop. Et lorsque deux familles s'aiment autant, elles ne se préparent jamais à se protéger l'une de l'autre.

Richard demanda :

— Quel est votre plan ?

Victor se leva lentement.

— Nous ne les attaquerons jamais de face.

Nous allons leur offrir des raisons de douter.

Un faux document.

Une conversation discrètement enregistrée.

Un contrat modifié.

Une information qui semblera provenir de l'intérieur.

Rien de spectaculaire.

Seulement de petites blessures.

Une blessure ne tue pas.

Mais plusieurs blessures finissent par faire tomber le plus grand des géants.

Pendant ce temps, dans la résidence de David N'Kalo, l'ambiance était tout autre.

Toute la famille était réunie pour célébrer les quatre-vingt-dix ans de Samuel N'Kalo.

Le vieil homme, désormais affaibli par l'âge, regardait ses enfants, ses petits-enfants et les descendants d'Élie Mavondo rire autour de la même table.

Ses yeux se remplirent de larmes.

Il revit le chemin parcouru.

Les mines.

La guerre.

La fuite.

Les nuits passées dans les camps de réfugiés.

Les premiers emplois.

Les premiers salaires.

Puis les premières entreprises.

Enfin, cet immense empire bâti sans jamais oublier la promesse faite à son cousin.

Samuel leva son verre.

— Écoutez-moi bien.

L'or ne nous a jamais rendus riches.

Ce qui nous a rendus riches, c'est notre unité.

Si un jour vous laissez quelqu'un vous diviser, vous perdrez davantage que votre fortune.

Vous perdrez votre identité.

Toute la salle applaudit.

David et Jonathan échangèrent un regard rempli de respect.

Mais, à plusieurs kilomètres de là, Victor Delacroix observait les images de cette réception retransmises par un informateur.

Il sourit calmement.

— Les fondations sont solides...

Il marqua une pause.

— Mais même les plus grandes montagnes s'effondrent lorsqu'on creuse sous leurs racines.

Il prit son téléphone.

— Commencez la première opération.

Cette nuit.

Sans bruit.

Sans violence.

Ils ne doivent pas voir l'ennemi.

Ils doivent croire qu'il est déjà parmi eux.

Sans le savoir, cette simple décision venait de tracer la première ligne d'une guerre qui ne serait menée ni avec des fusils, ni avec des bombes.

L'arme la plus dangereuse serait désormais le doute.

Et cette arme avait un nom.

L'épée de l'ennemi.

Chapitre 4 — Les premières fissures

Le lendemain de la réception organisée en l'honneur de Samuel N'Kalo, tout semblait avoir repris son cours normal.

Les marchés financiers saluaient les excellents résultats du groupe Aurifex. Les médias parlaient encore de cette famille qui incarnait la réussite et la solidarité. Les employés reprenaient leur travail avec fierté.

Personne ne savait qu'au même moment, une guerre invisible venait de commencer.

Dans son bureau, Victor Delacroix regardait une immense carte des sociétés appartenant aux familles N'Kalo et Mavondo.

Chaque fil rouge reliait une entreprise, une banque, une mine, un conseiller ou un responsable politique.

Au centre de cette toile, deux noms étaient encerclés :

David N'Kalo.

Jonathan Mavondo.

Victor les fixa quelques instants.

— Si ces deux hommes restent unis, personne ne pourra les vaincre.

Il se tourna vers Marc Vasseur.

— Il est temps de créer leur premier désaccord.

Marc ouvrit une mallette et en sortit plusieurs documents.

— Tout est prêt.

Victor parcourut rapidement les feuilles.

Il s'agissait d'un faux contrat d'acquisition d'une nouvelle mine d'or située dans une région encore inexploitée. Le document semblait authentique jusque dans les moindres détails. Les signatures avaient été imitées avec une précision presque parfaite.

Une seule chose attirait l'attention.

Le contrat semblait montrer que David N'Kalo avait volontairement exclu Jonathan Mavondo de cette opération.

Victor referma le dossier.

— Excellent.

Mais ils ne doivent jamais croire à un piège.

Ils doivent croire à une trahison.

Le lendemain, Jonathan reçut une enveloppe anonyme.

Aucun expéditeur.

À l'intérieur, une copie du contrat.

Une courte phrase était écrite à la main :

« On ne partage plus le pouvoir avec ceux dont on n'a plus besoin. »

Jonathan resta immobile.

Il relut plusieurs fois le document.

Son cœur refusait d'y croire.

David était comme un frère.

Pourquoi lui cacher une telle opération ?

Il tenta aussitôt de le joindre.

Mais David était en déplacement dans une région minière où les communications étaient très limitées.

Les heures passèrent.

Le silence prit peu à peu la place de la confiance.

Pendant ce temps, Victor recevait un rapport.

— Jonathan a reçu le dossier.

— Sa réaction ?

— Il ne croit pas encore à la trahison.

Victor sourit.

— C'est normal.

La confiance ne s'effondre pas en un jour.

Il faut lui laisser le temps de se fatiguer.

Le soir même, un deuxième événement survint.

Une importante somme d'argent destinée à un projet humanitaire disparut temporairement des comptes d'une fondation appartenant aux deux familles.

Les auditeurs internes découvrirent qu'un ordre de virement semblait provenir du bureau de David.

L'information ne quitta pas les bureaux de la direction.

Mais les premiers murmures commencèrent.

« Comment cela a-t-il pu arriver ? »

« Qui a autorisé ce transfert ? »

« Pourquoi personne n'était au courant ? »

David, de retour le lendemain, tomba des nues.

Il n'avait jamais signé cet ordre.

Jonathan voulut lui poser des questions.

David sentit immédiatement que quelque chose avait changé.

Pour la première fois depuis leur enfance, une conversation entre eux se termina sans sourire.

Sans poignée de main.

Sans cette confiance naturelle qui les avait toujours unis.

À quelques kilomètres de là, Victor Delacroix contempla les lumières de la ville depuis la baie vitrée de son bureau.

Il murmura :

— La première fissure est invisible.

La deuxième sera plus profonde.

Et lorsque viendra la troisième...

...ils feront le reste eux-mêmes.

Au même instant, Samuel N'Kalo, malgré son grand âge, fut saisi d'un étrange pressentiment.

En regardant les portraits de famille accrochés au mur de sa maison, il souffla doucement :

— Seigneur... protège cette famille.

Car je sens qu'une tempête approche.

Et cette fois, elle ne viendra pas de l'extérieur.

Elle naîtra dans nos propres cœurs.

Chapitre 5 — L'ennemi de l'intérieur

Victor Delacroix savait qu'un mensonge ne survit jamais longtemps lorsqu'il est porté par un inconnu.

En revanche, lorsqu'il est répété par une personne de confiance, il devient presque impossible à remettre en question.

Il décida donc de changer de stratégie.

Cette fois, il ne fabriquerait plus seulement des preuves.

Il fabriquerait des témoins.

Dans les centaines d'employés du groupe Aurifex, un homme attira son attention.

Il s'appelait **Daniel Kanza**.

Depuis plus de vingt ans, Daniel travaillait pour les familles N'Kalo et Mavondo. Il avait commencé comme simple comptable avant de devenir directeur des finances de plusieurs filiales. Tout le monde le respectait. David lui faisait confiance. Jonathan également.

Mais Victor avait découvert un secret.

Quelques années plus tôt, Daniel avait emprunté une importante somme d'argent pour sauver la vie de sa fille, gravement malade. L'opération avait réussi, mais les dettes étaient devenues écrasantes. Personne dans les deux familles ne connaissait cette situation.

Pour Victor, cette faiblesse était une porte ouverte.

Une nuit, Daniel reçut un appel.

— Monsieur Kanza ?

— Oui... qui est à l'appareil ?

— Un homme capable d'effacer toutes vos dettes.

Le silence s'installa.

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez demain. Regardez simplement votre boîte aux lettres.

Le lendemain matin, Daniel découvrit une enveloppe.

À l'intérieur se trouvaient les relevés de toutes ses dettes, des copies de contrats bancaires, des photos de sa famille et une simple carte portant quelques mots :

« Nous pouvons sauver votre avenir... ou le détruire. »

Daniel sentit ses mains trembler.

Le soir même, il accepta de rencontrer cet inconnu.

Dans un restaurant discret, Victor Delacroix l'attendait.

Il ne menaça pas Daniel.

Il lui parla avec calme.

— Vous êtes un homme honnête.

C'est justement pour cette raison que je vous ai choisi.

Daniel répondit avec colère :

— Je ne trahirai jamais cette famille.

Victor hocha lentement la tête.

— Je ne vous demande pas de la trahir.

Je vous demande simplement de laisser certaines choses arriver.

Quelques signatures.

Quelques retards.

Quelques informations oubliées.

Rien de plus.

En échange, toutes vos dettes disparaîtront.

Et votre fille ne manquera plus jamais de rien.

Daniel baissa les yeux.

Pour la première fois de sa vie, il sentit son intégrité vaciller.

Pendant ce temps, David et Jonathan continuaient à travailler ensemble.

Ils essayaient de retrouver la confiance qui les avait toujours unis.

Mais quelque chose avait changé.

Chaque décision importante donnait désormais lieu à des explications.

Chaque document était relu plusieurs fois.

Chaque silence semblait cacher une intention.

L'amitié existait encore.

Mais elle n'était plus aussi légère.

Samuel N'Kalo observait cette évolution avec inquiétude.

Un soir, il convoqua David et Jonathan dans son salon.

Le vieil homme posa devant eux une vieille pioche de mineur.

Le métal était usé par les années.

— Vous savez ce que c'est ?

Jonathan répondit :

— C'est la pioche avec laquelle vous travailliez avec mon grand-père.

Samuel acquiesça.

— Cette pioche nous a appris une chose.

Dans une mine, le danger ne vient pas toujours de ce que l'on voit.

Parfois, la galerie s'effondre parce qu'une petite fissure est restée cachée pendant des années.

Il regarda les deux jeunes hommes droits dans les yeux.

— Si quelqu'un essaie de vous diviser, promettez-moi une chose.

Avant de croire une rumeur...

Avant de croire un document...

Avant de croire un étranger...

Regardez toujours votre frère dans les yeux.

Et demandez-lui la vérité.

David tendit la main vers Jonathan.

Jonathan la serra.

Tous deux firent cette promesse.

Mais derrière les fenêtres de la maison, une voiture noire était stationnée dans l'obscurité.

À l'intérieur, un homme prenait des photographies.

Il transmit aussitôt les images à Victor Delacroix.

Victor les observa longuement.

Puis il murmura :

— Ils sont encore unis.

Mais maintenant...

J'ai quelqu'un à l'intérieur de leur maison.

Et lorsqu'un ennemi franchit la porte sans être vu, il n'a plus besoin de la forcer.

La guerre silencieuse venait d'entrer dans le cœur même de la famille.

Chapitre 6 — Les chaînes invisibles

Daniel Kanza ne dort presque pas cette nuit-là.

Chaque fois qu'il fermait les yeux, il revoyait le visage de Victor Delacroix et entendait ses paroles :

« Je ne vous demande pas de trahir votre famille... seulement de laisser certaines choses arriver. »

Mais Daniel savait que le mal ne commence jamais par de grands crimes.

Il commence toujours par un petit compromis.

Au siège du groupe Aurifex, la journée débuta comme toutes les autres.

Les employés saluaient Daniel avec respect. Depuis plus de vingt ans, il était considéré comme un homme irréprochable.

Personne n'imaginait qu'il portait désormais un lourd secret.

Vers dix heures, Victor lui envoya un message sur un téléphone anonyme qu'il lui avait remis lors de leur rencontre.

« Salle des archives. Dossier C-17. Remplace le rapport original par celui qui est dans le casier numéro 8. Personne ne sera blessé. »

Daniel sentit son cœur s'accélérer.

Il descendit lentement vers les archives.

Le dossier C-17 concernait un projet d'ouverture d'une nouvelle mine d'or, financé conjointement par les familles N'Kalo et Mavondo.

Il ouvrit le casier numéro 8.

Un rapport presque identique s'y trouvait.

Une seule différence.

Dans la nouvelle version, plusieurs chiffres avaient été modifiés, donnant l'impression que la branche Mavondo recevait des bénéfices largement supérieurs à ceux de la branche N'Kalo.

Daniel referma le dossier.

Ses mains tremblaient.

Pendant plusieurs minutes, il resta immobile.

Puis il murmura :

— Pardonne-moi...

Et il échangea les documents.

À cet instant, sans le savoir, il venait de poser la première pierre d'un immense mensonge.

Quelques jours plus tard, David N'Kalo étudia le rapport financier.

Son visage changea.

— Ce n'est pas possible...

Il demanda immédiatement une réunion avec Jonathan Mavondo.

Lorsque Jonathan arriva, David posa le document devant lui.

— Peux-tu m'expliquer ces chiffres ?

Jonathan parcourut rapidement les pages.

Il leva brusquement la tête.

— Je pourrais te poser la même question.

Le silence envahit la salle.

Pour la première fois depuis leur enfance, chacun doutait de la sincérité de l'autre.

Ils ne se disputèrent pas.

Ils restèrent simplement silencieux.

Et ce silence leur fit plus de mal que n'importe quelle colère.

Le soir même, Daniel rentra chez lui.

Sa fille, **Sarah**, courut dans ses bras.

— Papa ! Le médecin a dit que je vais beaucoup mieux !

Daniel sourit, mais ses yeux étaient remplis de tristesse.

Sa femme remarqua son inquiétude.

— Que se passe-t-il ?

— Rien...

Il détourna le regard.

Il venait de mentir à la femme qu'il aimait.

Une autre chaîne venait de se refermer autour de lui.

Pendant ce temps, Victor Delacroix recevait les comptes rendus de ses informateurs.

Marc Vasseur entra dans son bureau.

— Daniel a exécuté vos ordres.

Victor ne manifesta aucune joie.

— Non.

Il a exécuté ses propres peurs.

C'est toujours plus efficace.

Marc demanda :

— Et maintenant ?

Victor s'approcha de la fenêtre.

Au loin, les lumières de la ville brillaient comme des étoiles.

— Maintenant...

Nous allons faire en sorte que chacun pense découvrir la vérité par lui-même.

Car une vérité imposée se combat.

Une vérité que l'on croit avoir découverte devient une conviction.

Et une conviction peut détruire une famille entière.

Au même moment, Samuel N'Kalo écrivait lentement dans un vieux carnet en cuir.

Sa main était devenue tremblante.

Il y inscrivait les souvenirs de sa jeunesse : la guerre, la fuite, les mines, les promesses faites à Élie Mavondo.

Il s'arrêta un instant.

Puis il écrivit une dernière phrase :

« Si un jour mes descendants lisent ces lignes, qu'ils n'oublient jamais que le véritable ennemi n'est pas celui qui attaque de face. C'est celui qui réussit à faire douter un frère de son propre frère. »

Samuel referma le carnet.

Sans le savoir, il venait d'écrire le seul témoignage capable, un jour, de sauver sa famille.

Mais il ignorait aussi que Victor Delacroix préparait déjà son prochain coup.

Un coup si violent qu'il ne viserait plus seulement la confiance.

Il viserait le sang.

Et lorsque le sang est versé, même par erreur, les blessures deviennent beaucoup plus difficiles à guérir.

Chapitre 7 — Le sang sur l'or.

Pendant plusieurs semaines, le malaise continua de grandir entre les familles N'Kalo et Mavondo.

Personne n'osait parler ouvertement de trahison.

Mais chacun commençait à observer l'autre avec davantage de prudence.

Les sourires étaient devenus plus rares.

Les réunions plus tendues.

Les silences plus lourds.

Victor Delacroix savait que le doute était désormais bien installé.

Il était temps de franchir une nouvelle étape.

Cette fois, il ne voulait plus seulement diviser les esprits.

Il voulait briser les cœurs.

À plusieurs centaines de kilomètres de la capitale se trouvait la plus ancienne mine du groupe Aurifex.

C'était dans cette mine que Samuel N'Kalo et Élie Mavondo avaient commencé leur nouvelle vie en arrivant dans ce pays.

Pour les deux familles, ce lieu était sacré.

Chaque année, elles s'y rendaient pour rendre hommage à leurs ancêtres et remercier les anciens ouvriers qui avaient bâti leur réussite.

Mais cette année, quelqu'un était arrivé avant elles.

Sous les ordres de Victor, un technicien corrompu avait discrètement saboté le système de sécurité d'un ascenseur industriel.

Personne ne remarqua la modification.

Tout semblait fonctionner normalement.

Le jour de la cérémonie, David N'Kalo, Jonathan Mavondo, Samuel, leurs proches et plusieurs dirigeants de l'entreprise descendirent dans les galeries de la mine.

Les anciens racontaient des souvenirs.

Les plus jeunes écoutaient avec émotion.

Samuel posa sa main sur la roche.

— C'est ici que notre avenir a commencé.

Sans cette mine, nous ne serions rien.

À cet instant, un grondement sourd retentit.

L'ascenseur principal se bloqua.

Quelques secondes plus tard...

Les câbles cédèrent.

Dans un bruit assourdissant, la cabine s'écrasa plusieurs dizaines de mètres plus bas.

Des cris déchirèrent le silence.

La poussière envahit toute la galerie.

Les secours se précipitèrent.

David et Jonathan coururent vers les décombres.

Pendant de longues minutes, personne n'osa parler.

Puis les sauveteurs sortirent les premiers blessés.

Enfin...

Ils découvrirent le corps sans vie de **Gabriel Mavondo**, le jeune frère de Jonathan.

Gabriel n'avait que trente-deux ans.

Il était apprécié de tous.

Sa femme s'effondra en larmes.

Jonathan resta figé.

David posa une main sur son épaule.

Mais Jonathan ne réagit pas.

Son regard était vide.

Quelques heures plus tard, les premiers experts commencèrent leur enquête.

Daniel Kanza reçut discrètement un nouveau message de Victor.

« Le dossier technique est dans le coffre numéro 14. Remplace-le. »

Daniel comprit immédiatement.

Le véritable rapport démontrait qu'il s'agissait d'un sabotage.

Le faux rapport concluait à une erreur de maintenance imputable à une équipe dirigée par un responsable appartenant à la branche N'Kalo.

Daniel ferma les yeux.

Il pensa à Samuel.

À David.

À Jonathan.

Puis il pensa à sa fille.

Ses mains tremblaient.

Une nouvelle fois...

Il obéit.

Deux jours plus tard, les résultats de l'enquête furent communiqués.

Le rapport officiel indiquait qu'une grave négligence avait été commise par le service de maintenance placé sous l'autorité d'un dirigeant proche de David N'Kalo.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre.

Les médias s'emparèrent de l'affaire.

Les réseaux sociaux accusèrent les dirigeants.

Les familles des victimes réclamèrent des explications.

Jonathan resta enfermé dans son bureau pendant plusieurs heures.

Lorsqu'il en sortit, il regarda David droit dans les yeux.

— Dis-moi une seule chose...

As-tu vraiment tout fait pour protéger mon frère ?

David sentit son cœur se serrer.

— Jonathan...

Je te le jure...

Jamais je ne laisserais du mal arriver à ta famille.

Jonathan ne répondit pas.

Pour la première fois depuis leur enfance...

Il n'était plus certain de croire son frère.

Le soir des funérailles, Samuel N'Kalo s'avança lentement vers le cercueil de Gabriel.

Il posa sa vieille main sur le bois.

Des larmes coulèrent sur son visage.

Il murmura :

— Nous avons survécu à la guerre...

Et pourtant...

C'est la paix qui est en train de nous détruire.

À quelques kilomètres de là, Victor Delacroix observait les images des funérailles.

Il ne souriait pas.

Il contemplait simplement le résultat de son œuvre.

Puis il prononça quelques mots :

— Ils pensent pleurer un accident.

Ils ignorent qu'ils assistent à la naissance de leur guerre.

Et dans l'obscurité de son bureau, il ajouta à voix basse :

— L'épée de l'ennemi n'a pas encore frappé de toutes ses forces.

Elle ne fait que goûter au sang.

Chapitre 8 — La fracture

La mort de Gabriel Mavondo changea tout.

Le silence qui régnait autrefois entre les deux familles n'était plus celui de la confiance.

C'était désormais le silence du deuil.

Dans les couloirs du siège d'Aurifex, les employés évitaient de croiser le regard des dirigeants. Les conversations s'interrompaient dès qu'un membre des familles N'Kalo ou Mavondo apparaissait.

L'entreprise entière semblait retenir son souffle.

Jonathan Mavondo ne parvenait plus à dormir.

Chaque nuit, il revoyait son jeune frère rire, parler de ses projets, embrasser sa femme et promettre à ses enfants qu'il rentrerait bientôt.

Puis l'image changeait.

L'ascenseur.

Le fracas.

Le silence.

Jonathan se réveillait en sursaut, le visage couvert de sueur.

Il répétait toujours la même question :

— Pourquoi ?

Mais personne ne lui répondait.

David N'Kalo souffrait lui aussi.

Il avait perdu un frère de cœur.

Pourtant, il comprenait que tous les regards se tournaient désormais vers lui.

Même lorsqu'aucun mot n'était prononcé, il sentait le poids des soupçons.

Il demanda une nouvelle expertise indépendante sur l'accident.

Mais, quelques heures avant l'arrivée des enquêteurs, plusieurs pièces essentielles avaient mystérieusement disparu des archives techniques.

Daniel Kanza observa les bureaux vides.

Il savait qui avait fait disparaître les documents.

Il savait aussi qu'il aurait pu empêcher cela.

Sa conscience devenait un tribunal dont il était à la fois l'accusé et le condamné.

Chaque matin, il se regardait dans le miroir sans reconnaître l'homme qu'il était devenu.

Victor Delacroix, lui, poursuivait son œuvre avec patience.

Il savait que la haine ne naît pas d'un seul événement.

Elle grandit lorsqu'on nourrit continuellement la douleur.

Il ordonna à Richard Sorel, le journaliste, de publier un article.

Le titre fit l'effet d'une bombe :

« Tragédie dans la mine Aurifex : des erreurs de gestion étaient-elles connues depuis plusieurs mois ? »

L'article ne désignait personne directement.

Mais il laissait entendre que certains dirigeants avaient volontairement ignoré des rapports de sécurité.

Le doute devint public.

Les chaînes de télévision relayèrent l'information.

Les réseaux sociaux se déchaînèrent.

Les familles des victimes exigèrent des responsables.

Quelques jours plus tard, le conseil d'administration se réunit.

Pour la première fois de son histoire, la réunion dégénéra.

Jonathan se leva.

— Nous devons suspendre tous les responsables de la maintenance jusqu'à la fin de l'enquête.

David répondit calmement :

— Oui. Mais nous ne pouvons condamner des innocents sans preuves.

Jonathan frappa la table.

— Mon frère est mort !

La salle resta figée.

David baissa la tête.

Il comprenait la douleur de Jonathan.

Mais il voyait aussi que cette douleur parlait désormais plus fort que la raison.

Les administrateurs quittèrent la salle sans avoir trouvé d'accord.

L'unité qui avait bâti Aurifex venait de se fissurer devant tous.

Le soir même, Samuel N'Kalo demanda à voir Daniel Kanza.

Lorsque Daniel entra dans la chambre du vieil homme, il fut surpris par son regard.

Samuel semblait fatigué.

Mais ses yeux restaient d'une étonnante lucidité.

— Daniel...

Depuis combien de temps travailles-tu avec nous ?

— Vingt-trois ans, Monsieur Samuel.

— Alors tu es plus qu'un employé.

Tu fais partie de cette famille.

Daniel sentit sa gorge se serrer.

Samuel poursuivit :

— Dis-moi la vérité.

Y a-t-il quelque chose que nous ne voyons pas ?

Daniel ouvrit la bouche.

Les mots étaient prêts à sortir.

Il voulait tout raconter.

Les faux dossiers.

Les menaces.

Victor Delacroix.

Le sabotage.

Mais son téléphone vibra dans sa poche.

Un seul message apparut.

« Sarah sort de l'école dans vingt minutes. Réfléchis bien avant de parler. »

Le sang de Daniel se glaça.

Victor connaissait les habitudes de sa fille.

Il pouvait l'atteindre à tout moment.

Daniel baissa lentement la tête.

— Non...

Je ne sais rien.

Samuel ferma les yeux.

Il ne répondit pas.

Mais au fond de son cœur, il comprit qu'un homme honnête venait de lui mentir.

Cette nuit-là, Samuel ressortit le vieux carnet dans lequel il écrivait ses souvenirs.

Il ajouta une nouvelle phrase :

« Le jour où les hommes ont peur de dire la vérité, le mensonge commence à gouverner les vivants. »

Il referma le carnet avec difficulté.

À l'extérieur, la pluie tombait sur la ville.

Victor Delacroix regardait les gouttes glisser sur la vitre de son bureau.

Il murmura :

— Ils sont presque là.

Encore une épreuve...

Et ils oublieront que leur véritable ennemi n'a jamais porté le nom de N'Kalo ou de Mavondo.

Ils porteront eux-mêmes le coup fatal.

Sans comprendre que la main qui guide leur colère est la mienne.

Chapitre 9 — Le poids de la vérité

Les jours passaient.

Mais, dans le siège d'Aurifex, le temps semblait s'être arrêté.

Les couloirs autrefois remplis de rires étaient devenus silencieux. Les employés travaillaient sans lever les yeux. Chacun sentait qu'une tempête approchait, sans savoir d'où elle viendrait.

La mort de Gabriel avait laissé une blessure que rien ne semblait pouvoir refermer.

Mais une autre bataille se déroulait en secret.

Celle de Daniel Kanza contre sa propre conscience.

Chaque nuit, Daniel faisait le même cauchemar.

Il marchait dans une ancienne mine, une lampe à la main.

Au bout de la galerie se tenaient Samuel N'Kalo et Élie Mavondo, couverts de poussière, comme au premier jour de leur exil.

Ils le regardaient sans colère.

Samuel demandait simplement :

— Pourquoi as-tu vendu notre confiance ?

Daniel voulait répondre.

Aucun son ne sortait de sa bouche.

Puis la galerie s'effondrait.

Il se réveillait en criant.

Sa femme, Élise, comprit que quelque chose le détruisait de l'intérieur.

— Daniel... je t'en supplie. Dis-moi ce qui te ronge.

Il détourna les yeux.

— Si je parle... je risque de vous perdre.

Élise ne comprenait pas encore le sens de cette phrase.

Pendant ce temps, Jonathan Mavondo changeait.

L'homme calme et réfléchi qu'il avait toujours été disparaissait peu à peu.

Le deuil nourrissait sa colère.

Chaque dossier lui semblait suspect.

Chaque décision prise par David lui paraissait cacher une intention.

Victor Delacroix observait cette transformation avec satisfaction.

— La douleur est un excellent conseiller... lorsqu'on veut conduire un homme à sa perte.

Un soir, Victor convoqua Daniel dans un ancien entrepôt abandonné.

La pièce était sombre.

Une seule lampe éclairait une table.

Sur cette table se trouvait un ordinateur.

Victor appuya sur une touche.

Une vidéo apparut.

On y voyait Sarah, la fille de Daniel, sortir de son école.

Quelques secondes plus tard, une voiture s'arrêtait près d'elle.

La vidéo s'interrompit.

Daniel devint livide.

Victor parla d'une voix calme.

— Tu vois...

Je n'ai pas besoin de faire du mal à ceux que tu aimes.

Il suffit que tu saches que je peux le faire.

Daniel serra les poings.

— Pourquoi faites-vous tout cela ?

Victor s'approcha.

— Parce que les hommes les plus dangereux ne sont pas ceux qui possèdent de l'argent.

Ce sont ceux qui possèdent la confiance du peuple.

Si les familles N'Kalo et Mavondo restent unies, elles seront toujours plus puissantes que ceux qui gouvernent.

Je détruis leur unité...

Et le reste viendra tout seul.

Pour la première fois, Daniel comprit que Victor ne cherchait pas seulement la richesse.

Il voulait le pouvoir.

Le lendemain, Samuel N'Kalo demanda que toute sa famille se réunisse.

Malgré son âge, sa voix demeurait ferme.

Autour de lui prirent place David, Jonathan, leurs épouses, leurs enfants et les principaux membres des deux familles.

Samuel se leva lentement.

Il tenait entre ses mains le vieux carnet qu'il écrivait depuis des années.

— Écoutez-moi.

Nous avons fui une guerre où les ennemis portaient des armes.

Aujourd'hui...

L'ennemi porte un sourire.

Il ne détruit pas nos maisons.

Il détruit notre confiance.

La salle resta silencieuse.

Samuel poursuivit :

— Si un jour vous découvrez que quelqu'un cherche à vous opposer les uns aux autres...

Ne prenez jamais une décision sous l'effet de la colère.

Cherchez d'abord celui qui profite de votre division.

Ces paroles troublèrent profondément David.

Jonathan, lui, resta silencieux.

Il voulait croire Samuel.

Mais la mort de son frère pesait plus lourd que les conseils du vieil homme.

Le soir venu, Daniel prit une décision.

Il ouvrit son ordinateur personnel.

Il rassembla les copies des faux contrats, les messages anonymes, les preuves des manipulations et tout ce qu'il avait secrètement conservé depuis des mois.

Il enregistra le tout sur une clé USB.

Puis il écrivit une seule phrase :

« Si quelque chose m'arrive, remettez cette clé à Samuel N'Kalo. Toute la vérité s'y trouve. »

Il plaça l'enveloppe dans un coffre sécurisé.

Pour la première fois depuis longtemps, il sentit un peu de paix.

Mais il ignorait une chose.

Dans la voiture garée en face de sa maison, un homme observait chacun de ses gestes.

Quelques minutes plus tard, Victor Delacroix reçut un appel.

— Monsieur...

Daniel prépare quelque chose.

Victor resta silencieux.

Puis il répondit d'une voix glaciale :

— Alors il est temps de passer à la dernière étape.

S'il parle...

Tout ce que nous avons construit s'effondrera.

Le témoin doit disparaître.

La pluie recommença à tomber sur la ville.

Et, pour la première fois depuis le début de cette guerre silencieuse, Daniel Kanza comprit qu'il n'était plus seulement prisonnier du mensonge.

Il était devenu une cible.

Chapitre 10 — Le messager

La nuit était tombée sur la ville.

Daniel Kanza était assis dans son bureau, seul.

Devant lui, une clé USB.

À l'intérieur se trouvait tout ce que Victor Delacroix avait passé des mois à cacher : les faux contrats, les comptes falsifiés, les messages anonymes, les virements secrets, les enregistrements des appels et les preuves du sabotage de la mine.

Daniel regarda longuement cette petite clé.

Jamais un objet aussi petit n'avait porté un poids aussi immense.

S'il réussissait à la remettre à Samuel N'Kalo, tout pouvait encore changer.

S'il échouait...

Deux familles seraient condamnées à se détruire.

Il prit une profonde inspiration.

— Il est temps.

Au même instant, dans un immeuble du centre-ville, Victor Delacroix recevait un appel.

— Monsieur Delacroix...

Daniel a quitté son bureau.

Victor posa lentement son verre.

— Est-il seul ?

— Oui.

— Suivez-le.

Ne le perdez jamais de vue.

Mais n'agissez que lorsque je vous en donnerai l'ordre.

Il raccrocha.

Puis il murmura :

— Tu veux devenir un héros, Daniel...

Voyons jusqu'où le courage peut te conduire.

Daniel ne rentra pas chez lui.

Il savait que sa maison était probablement surveillée.

Il emprunta des rues secondaires, changea plusieurs fois de direction et monta dans différents taxis pour brouiller les pistes.

Chaque rétroviseur semblait lui renvoyer la même image.

Une voiture noire.

Toujours la même.

Toujours à distance.

Son cœur accéléra.

Il comprit qu'il était suivi.

Pendant ce temps, Samuel N'Kalo était hospitalisé.

Son état de santé s'était aggravé après les funérailles de Gabriel.

David passait la nuit auprès de lui.

Le vieil homme ouvrit difficilement les yeux.

— David...

— Oui, grand-père.

— Promets-moi une chose...

Ne laisse jamais la colère décider à ta place.

David lui prit la main.

— Je te le promets.

Samuel sourit faiblement.

Il ignorait que, cette même nuit, un homme risquait sa vie pour sauver la vérité.

Daniel arriva devant une vieille église.

Le père Antoine, un ami de longue date de Samuel, y vivait depuis plus de trente ans.

Daniel savait que personne ne penserait à fouiller cet endroit.

Le prêtre ouvrit la porte.

— Daniel ?

Que fais-tu ici à cette heure ?

Daniel lui tendit une enveloppe scellée.

— Mon Père...

Si je ne reviens jamais...

Remettez ceci uniquement à Samuel N'Kalo.

À défaut...

À David.

N'ouvrez jamais cette enveloppe.

Le prêtre aperçut la peur dans les yeux de Daniel.

— Mon fils...

Dans quoi es-tu mêlé ?

Daniel baissa la tête.

— Dans un mensonge devenu trop grand.

Le prêtre serra l'enveloppe contre lui.

— Je te le promets.

Daniel repartit aussitôt.

Il croyait avoir gagné quelques heures.

Mais Victor Delacroix avait déjà reçu un nouveau rapport.

— L'enveloppe est dans une église.

Victor réfléchit quelques secondes.

Puis il secoua lentement la tête.

— Non.

Qu'elle reste où elle est.

Si nous la prenons maintenant, Daniel comprendra que nous savons tout.

Laissez-le croire qu'il a encore une chance.

C'est un homme qui croit être sauvé qui commet les plus grandes erreurs.

Vers deux heures du matin, Daniel reprit la route.

Une pluie battante tombait sur la ville.

Soudain...

Les phares d'un camion surgirent derrière lui.

Le véhicule accéléra brutalement.

Daniel tenta de se ranger.

Le camion changea lui aussi de trajectoire.

Il comprit.

Ce n'était pas un accident.

Il écrasa la pédale d'accélérateur.

Le camion le poursuivit.

Les rues étaient presque désertes.

Le choc était inévitable.

Au dernier instant, Daniel tourna violemment le volant.

Sa voiture percuta la barrière d'un pont.

Le véhicule fit plusieurs tonneaux avant de s'immobiliser contre un arbre.

Le silence retomba.

Le camion disparut dans la nuit.

Quelques minutes plus tard, des témoins appelèrent les secours.

Daniel respirait encore.

Mais il était grièvement blessé.

À l'hôpital, les médecins luttèrent pendant des heures.

David, averti de l'accident, arriva en urgence.

Il entra dans la chambre.

Daniel ouvrit difficilement les yeux.

Ses lèvres tremblaient.

Il essaya de parler.

— Da... vid...

David se pencha.

— Je suis là.

Qui t'a fait ça ?

Daniel tenta de prononcer un nom.

Sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Vic...

Avant qu'il puisse terminer, les appareils se mirent à sonner.

Les médecins repoussèrent David hors de la chambre.

Les portes se refermèrent.

David resta immobile dans le couloir.

Il ne savait pas si Daniel venait de prononcer un prénom...

Ou seulement le début d'un mot.

Au même moment, Victor Delacroix reçut un simple message :

« La cible est à l'hôpital. Vivante... mais entre la vie et la mort. »

Victor referma son téléphone.

Son visage demeura impassible.

Puis il dit à voix basse :

— Tant qu'il respire...

Le danger existe encore.

Il se tourna vers Marc Vasseur.

— Prépare la seconde équipe.

Cette fois...

Nous ne pouvons plus échouer.

Dans une chambre d'hôpital, Daniel luttait pour survivre.

Dans une vieille église, une enveloppe contenant la vérité attendait son destinataire.

Et quelque part dans la ville, la véritable chasse venait de commencer.

Car désormais, il ne s'agissait plus seulement de détruire une famille.

Il s'agissait d'empêcher la vérité de voir le jour.

Chapitre 11 — La course contre la vérité.

Les premières lueurs du jour apparaissaient à l'horizon.

À l'hôpital central, Daniel Kanza luttait toujours entre la vie et la mort.

Les médecins avaient réussi à stabiliser son état, mais ils restaient prudents.

Personne ne savait s'il se réveillerait.

Personne... sauf Victor Delacroix.

Assis dans son bureau, il regardait les informations diffusées en continu.

Le présentateur annonçait :

« Le directeur financier du groupe Aurifex, Daniel Kanza, est dans un état critique après un grave accident de la route. Les autorités privilégient, pour l'instant, la thèse d'une perte de contrôle du véhicule. »

Victor éteignit le téléviseur.

— Ils ne savent rien...

Et ils ne doivent jamais savoir.

À l'hôpital, David N'Kalo ne quittait pas le chevet de Daniel.

Les derniers mots qu'il avait entendus résonnaient encore dans son esprit.

« Vic... »

Que voulait-il dire ?

Victor ?

Victoire ?

Victime ?

Ou simplement un mot inachevé ?

David ne trouvait aucune réponse.

Pourtant, son instinct lui répétait qu'il existait un lien entre la mort de Gabriel, les faux rapports et l'accident de Daniel.

Pour la première fois, il cessa de regarder uniquement les membres de sa propre famille.

Il commença à chercher un ennemi extérieur.

Pendant ce temps, Jonathan Mavondo assistait à une réunion avec plusieurs administrateurs.

L'un d'eux prit la parole :

— Les actionnaires demandent des explications. Certains proposent de séparer les entreprises des deux familles.

Jonathan resta silencieux.

Quelques semaines plus tôt, il aurait refusé cette idée sans hésiter.

Cette fois...

Il ne répondit pas immédiatement.

Le doute avait déjà fait son œuvre.

Au même moment, dans la vieille église du père Antoine, une enveloppe reposait sous une pierre de l'autel.

Le prêtre pensait aux paroles de Daniel.

« Si je ne reviens jamais... remettez ceci à Samuel N'Kalo. »

Mais Samuel était hospitalisé.

Et son état empirait.

Le père Antoine comprit qu'il ne pouvait plus attendre.

Il décida d'aller lui-même à l'hôpital.

Il ignorait qu'une voiture noire était garée de l'autre côté de la rue.

Deux hommes observaient chacun de ses mouvements.

— Il sort.

— Suivez-le.

Ne perdez jamais cette enveloppe de vue.

Dans sa chambre, Samuel N'Kalo semblait de plus en plus faible.

Il demanda à David de s'approcher.

— Mon fils...

Écoute bien.

Quand deux frères commencent à se soupçonner...

Cherche toujours celui qui se réjouit de leur dispute.

Ce n'est presque jamais l'un des deux.

David sentit ces mots pénétrer son cœur.

Ils confirmaient ce qu'il commençait lui-même à pressentir.

Quelqu'un les manipulait.

Mais qui ?

Le père Antoine arriva enfin à l'hôpital.

Alors qu'il traversait le hall, son téléphone sonna.

Une voix inconnue murmura :

— Si vous aimez encore votre église...

Faites demi-tour.

Le prêtre s'arrêta.

— Qui êtes-vous ?

La communication fut coupée.

Il comprit aussitôt.

L'enveloppe était recherchée.

Il ne pouvait plus la remettre à Samuel devant tout le monde.

Il devait trouver une autre solution.

Victor Delacroix reçut un nouveau rapport.

— Le prêtre n'a pas remis l'enveloppe.

Victor fronça les sourcils.

C'était la première fois que son plan rencontrait un obstacle.

— Alors trouvez cette enveloppe.

Avant que quelqu'un ne la lise.

Peu importe le prix.

Le soir venu, Daniel ouvrit lentement les yeux.

Une infirmière accourut.

— Monsieur Kanza, vous m'entendez ?

Daniel bougea à peine les lèvres.

Il se souvenait de tout.

Du sabotage.

Du chantage.

De l'accident.

Et surtout...

De l'enveloppe confiée au père Antoine.

Il comprit que le temps lui était compté.

S'il voulait sauver les familles N'Kalo et Mavondo, il devait parler avant que Victor ne frappe de nouveau.

Mais derrière la porte de sa chambre, un homme vêtu d'une blouse blanche s'approchait lentement.

Il ne figurait sur aucun planning de l'hôpital.

Dans sa poche, il tenait une seringue.

Et dans son oreillette, une voix prononça un ordre glaçant :

— Terminez le travail.

La guerre entre les deux familles pouvait encore être évitée.

Mais désormais, la vérité et la mort couraient l'une vers l'autre.

Et une seule des deux arriverait la première.

Chapitre 12 — Le testament des survivants

Le couloir de l'hôpital était plongé dans un silence pesant.

L'homme en blouse blanche avançait d'un pas lent.

Personne ne faisait attention à lui.

Dans un hôpital, les médecins, les infirmiers et les aides-soignants vont et viennent sans éveiller les soupçons.

C'était précisément ce que Victor Delacroix avait prévu.

L'homme s'arrêta devant la chambre de Daniel Kanza.

Il sortit discrètement une seringue de sa poche.

Quelques secondes encore...

Et le dernier témoin disparaîtrait.

Au même instant, une infirmière arriva au bout du couloir.

— Excusez-moi, docteur... Vous êtes affecté à quel service ?

L'homme hésita.

Une seconde.

Une seule.

Cette hésitation suffit.

L'infirmière fronça les sourcils.

Elle ne l'avait jamais vu auparavant.

Sans répondre, l'homme tourna les talons et disparut dans l'escalier de secours.

Lorsque les agents de sécurité arrivèrent, il s'était déjà volatilisé.

Victor Delacroix reçut l'information quelques minutes plus tard.

Pour la première fois depuis le début de son plan, il frappa violemment son bureau.

— Des incapables !

Le silence envahit la pièce.

Marc Vasseur n'osa pas lever les yeux.

Victor inspira profondément.

Puis retrouva son calme.

— Peu importe.

Nous avons encore de l'avance.

Daniel est vivant...

Mais personne ne le croira.

À l'hôpital, Daniel demanda un stylo.

Ses mains tremblaient tellement qu'il lui était presque impossible d'écrire.

L'infirmière plaça une feuille devant lui.

Daniel traça lentement quelques mots.

L'écriture était irrégulière, presque illisible.

« Je ne suis pas coupable. Ils nous ont tous manipulés. Cherchez Victor Delacroix... »

Avant qu'il puisse terminer, sa main retomba.

Les médecins lui ordonnèrent de se reposer.

David récupéra discrètement la feuille.

Il la relut plusieurs fois.